

François HARTOG, *La Nation, la religion, l'avenir. Sur les traces d'Ernest Renan*

Paris, Gallimard, coll. L'Esprit de la cité, 2017, 160 pages

Marie-Ève Saint Georges



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12747>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 338-340

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marie-Ève Saint Georges, « François HARTOG, *La Nation, la religion, l'avenir. Sur les traces d'Ernest Renan* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 26 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12747>

Tous droits réservés

que soit désormais questionnée cette condamnation qui se voudrait par certains à perpétuité, cette assignation à résidence, auxquels d'aucuns continuent de vouloir idéologiquement les évaluer. Sommés de défendre et illustrer leurs cultures autochtones, il leur reviendrait de les figer dans des représentations stéréotypées dans lesquelles, justement, la « sagesse », la « spiritualité » forcément matinée d'animisme et de cérémonies exotiques tiendrait une place prépondérante, peut-être pour compenser la compromission, nécessaire mais coupable aux yeux de certains, d'écrire dans la langue du colonisateur. La représentation coloniale de l'indigénisme a longtemps limité tout écrivain (et artiste, voire tout Africain) à ne parler que sur « sa » tradition, celle-ci étant nécessairement orale et déferente vis-à-vis des sagesse ancestrales. Pourtant le spirituel, qui ne peut se résumer au religieux mais qui doit au contraire s'en (et !) inspirer, vise à apporter des réponses à la question du sens, nécessairement frappées du sceau de l'incertitude, du provisoire, de l'incomplétude et du singulier. Il convient dès lors d'en finir avec une vision réductrice d'UNE Afrique homogène habitée des mêmes cultures et spiritualités que seules de plaisantes variations mineures et inutiles viendraient exotiquement colorer.

La variété des textes et auteurs étudiés dans ce livre montre la pluralité des Afriques et de leurs approches de la littérature. Au-delà de la « parole gravée » qui recueille les dires et récits religieux ou légendaires, est venue une littérature « exotique » et intemporelle apte à satisfaire les éditeurs et lecteurs occidentaux. Le parallèle est saisissant avec les – toujours actuels – bailleurs de fonds occidentaux, tels l'Organisation internationale de la francophonie (OIF), ne donnant de l'argent aux cinéastes africains que s'ils font des films « africains », c'est-à-dire avec des histoires et images figées de l'Afrique ; cette contrainte mériterait à elle seule une étude et un approfondissement. L'altérité prêtée à l'Afrique a été un outil de maintien de sa domination, et est devenue une justification de l'échec par sa population d'une maîtrise individuelle et collective de sa destinée, même si dans l'histoire de la littérature africaine « l'insertion, à l'intérieur de la narration, d'un élément symbolique qui renvoie au monde "traditionnel" africain s'est faite en général en vue de manifester son opposition à la domination coloniale » (p. 68), elle en renforçait de fait la stéréotypie, se focalisant sur des éléments et personnages présents dans le roman colonial comme le griot, le féticheur, l'aïeul sage, etc. Mais l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains, née après la colonisation et après les utopies post-indépendantistes, vise à une émancipation vis-à-vis de ces représentations pour, simplement, rejoindre LA littérature, telle qu'elle s'entend et s'attend dans le reste

du monde. Et cet ouvrage montre que la spiritualité n'en est nullement absente, ne serait-ce que par le nombre de titres de livres comportant le mot « Dieu ». Mais il démontre également que, en conséquence, les défis lancés aux spiritualités africaines sont exactement les mêmes que ceux qui affectent les spiritualités des autres continents – ce qui risque, comme pour les autres, de les affecter profondément voire de les remettre en question. Car, de la même manière que le seul « cinéma-monde » est celui actuellement produit aux États-Unis d'Amérique, la « littérature-monde » ne l'est que par, et pour, le règne de la marchandise sur un marché mondialisé qui, pour le moment, fait peu de cas des spiritualités. Même si, pour une population en désarroi et quête de sens, le marché de la littérature spirituelle, dont l'africaine, paraît matériellement très prometteur.

Claude Forest

Accra, université de Strasbourg, F-67000
c.forest@unistra.fr

François HARTOG, *La Nation, la religion, l'avenir. Sur les traces d'Ernest Renan*

Paris, Gallimard, coll. L'Esprit de la cité, 2017, 160 pages

Ce livre de l'historien François Hartog, intitulé *La Nation, la religion, l'avenir. Sur les traces d'Ernest Renan* paraît au printemps 2017. Loin du tumulte électoral français, la réflexion proposée relève d'un travail minutieux, très précis et à l'image de l'auteur connu pour ses recherches sur les régimes d'historicités et la notion de présentisme. La trajectoire d'Ernest Renan obtient ainsi un nouveau coup de projecteur.

Les trois parties du livre se fondent dans l'étude de la Nation, la religion et l'avenir. Et, comme l'indique le titre, ce sont trois temps de la vie d'Ernest Renan : d'abord à Tréguier, dans les Côtes-d'Armor, puis à Paris, pour terminer dans un épilogue synthétique au purgatoire. Trois déclinaisons de la pensée de l'auteur de « Qu'est-ce qu'une nation ? » (Renan E., 1882, « Qu'est-ce qu'une nation ? », discours prononcé à la Sorbonne, Paris, Éd. Mille et une nuits, 1997). Les jalons biographiques se conjuguent au décryptage des questionnements, d'Ernest Renan en premier lieu mais aussi du contexte historique traversés. Le lecteur est invité à se saisir de ces questionnements, pas seulement pour ce qu'il révèle de la pensée d'Ernest Renan, mais surtout pour saisir la manière dont le savant pose les questions.

Les aspects concernant la religion sont amplement imprégnés de cette leçon inaugurale hors-norme qu'Ernest Renan donna au Collège de France en 1882, surtout pour souligner le contexte et la conséquence

directe de celle-ci. Son renvoi immédiat de l'institution est prononcé, non pas pour la question même de la Nation, mais à cause de l'affirmation posée par Ernest Renan. Jésus est décrit comme « cet homme incomparable », ce qui semble totalement inaudible pour l'Église catholique. Cette dernière ne peut mettre sur un même plan terrien l'homme avec celui qu'elle considère comme le fils de Dieu. L'évocation de la religion ainsi placée au cœur du cheminement personnel comme d'écrivain acharné se reflète particulièrement dans cette conférence. Et ce discours inaugural renvoie au premier des sept livres qu'écrira ensuite le séminariste. Le Renan séminariste renoncera aux vœux et il ne deviendra pas prêtre. Ce thème n'est donc pas simplement tourné vers les choix opérés par Ernest Renan au sujet de la religion, mais bien plus sur la réflexion qu'il n'aura de cesse de nourrir jusqu'à la fin de sa vie. Nous nous situons alors juste avant la loi de séparation des Églises et de l'État, en 1905.

Bien plus qu'une causerie stérile pour ou contre l'Église, François Hartog inscrit ce passage dans celui du progrès de la conscience. Un progrès qui mêle théologie, mais aussi philosophie et science. Le trait commun rejoint les études menées par Ernest Renan en philologie hébraïque. Le langage relie ainsi toutes les hypothèses dans la recherche de vérité. C'est à la fois une riche production mise au goût du jour, avec l'incontournable Histoire. Ernest Renan était en quête de l'origine des choses, du christianisme particulièrement. Et le préalable posé consiste à trouver les éléments pour penser dans le passé, afin d'en comprendre toutes les contradictions. Cela permettrait d'accéder à cette quête de l'origine des choses et à la vérité. L'avenir adviendrait par le travail des savants, en pleine conscience et avec la science pour seul guide pour l'humanité. Selon Ernest Renan, la religion signifie l'avenir et l'avenir signifie la science. Et si tout est devenir, pour Ernest Renan cela signifie que « l'Ancienne Histoire [...] maîtresse de vie est bien morte » (p. 100).

Dans la partie consacrée à l'avenir, l'on comprend qu'il se focalise précisément sur l'Europe. Cette Europe qui allait effectivement connaître l'expansion industrielle, économique et politique, son accès à la modernité dans une certaine mesure. Les trois thématiques mises en avant dans l'ouvrage (religion, avenir et science) sont ainsi liées. Ce qui forme une Nation tient à la langue et à l'Histoire, avec un fondement de cette nation très divergent entre l'Allemagne et la France de cette époque. Avec le recul de l'historien, François Hartog remet en perspective ce fondement du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Comme un choix, mais où le fondement de la nationalité ne procède

plus tout à fait de l'alliance supposée de la race à la langue. Comme le montrent les propres mots du titulaire (renvoyé puis réhabilité quelques années plus tard) de la chaire de philologie hébraïque du Collège de France, il s'agit de cette existence de l'individu alliée à cette affirmation perpétuelle de vie.

Dans la partie relative à la Nation, la croyance d'Ernest Renan en l'Europe semble là encore manifeste. Telle une solution pour ouvrir un avenir par-delà les nations. Si le texte qu'il prononce en 1882 à la Sorbonne sous forme d'interrogation traverse le temps (« Qu'est-ce qu'une Nation ? »), c'est aussi dans l'intention de projeter le débat sur le futur. En creux, c'est aussi une invitation à ne pas remettre en cause la catégorie même dans laquelle se situe un avenir pour l'heure inaccessible. Car, comme nous apprennent ces traces de la vie d'Ernest Renan, l'avenir et son pendant immédiat – le devenir – ont sans cesse été reformulés. Ainsi l'alliance des trois termes, la Nation, la religion, l'avenir se formalise-t-elle comme une métaphore filée. En outre, Ernest Renan avait foi en l'avenir. Celui-ci sera définitivement gravé sur la statue qui lui est dédiée à Tréguier et sur laquelle figure comme une maxime « on ne fait de grandes choses qu'avec la science et la vertu ».

Les régimes d'historicités (François Hartog, 2003, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences de temps*, Paris, Éd. Le Seuil, 2012) trouvent ici une incarnation, l'idée de progrès pour ligne de mire. Et même si les rebondissements du siècle d'Ernest Renan ont inmanquablement conduit à de multiples remises en cause. Des retournements politiques de 1848, ceux de 1870, jusqu'au retour de la République après le Second Empire, le bouleversement de l'idée de Nation, de l'idéologie associée à la religion comme les caractéristiques constitutives de l'avenir, dessinent ces nouvelles temporalités du siècle d'Ernest Renan.

Et pour comprendre ce chercheur inépuisable, il faut aussi remonter à l'œuvre qu'il compose en 1848, dès son plus jeune âge. Intitulé *L'Avenir de la science* (Paris, Calmann-Lévy), le livre sera finalement publié peu de temps avant la mort de son auteur. Véritable œuvre vivante, composée des fragments du parcours du jeune Breton arrivé à Paris pour intégrer le séminaire mais aussi du scandale majeur provoqué par sa conférence inaugurale au Collège de France. L'ensemble de cette œuvre est revisitée par François Hartog qui traduit en nuance la lente maturation de ce parcours spécifique.

Les interprétations de l'œuvre d'Ernest Renan demeurent multiples, notamment si l'on se réfère aux points de vue de Charles Maurras, d'Aimé Césaire comme de

Claude Lévi-Strauss. Tout en tenant compte de ces regards, le voyage sur les traces d'Ernest Renan est ponctué par les positionnements de l'auteur de *La Vie de Jésus* (Paris, Lévy, 1863). Et les controverses restituées précisément enseignent la facilité à sortir d'un contexte historique et scientifique des bribes pour les transformer en polémiques. Parce que ces polémiques ne naissent pas pour les mêmes raisons en 1882 qu'après la Seconde Guerre mondiale. La recherche de cette différence, dans ces temporalités variées, à se positionner par rapport à la religion constitue toute l'interrogation de François Hartog. Entre le catholicisme du Pape Pie IX et les amalgames à l'endroit de la religion musulmane de ce début de XXI^e siècle, ce livre montre avec force les nuances nécessaires pour se saisir de thématiques, de leurs champs d'analyse, extrêmement vastes.

Ernest Renan est aussi décrit comme un adepte du double. Un double qui caractérise sa propre réflexion scientifique, tout au long de sa vie. Le double constitue le filtre par lequel passe l'engagement d'Ernest Renan, dans son cheminement de philologue breton et à travers son positionnement philosophique. Une vie d'aspirant prêtre qui vient au séminaire, avant de reprendre une vie d'étudiant avec l'aide de sa sœur. Le regard que pose François Hartog questionne au fond la transmission du savoir.

L'ouvrage s'inscrit pleinement – de Tréguier au Collège de France – dans la compréhension de ce « savant indubitable ». Et à ses questionnements posés, François Hartog invite à ne proposer aucune solution définitive. Le lecteur peut à son tour suivre le parcours d'Ernest Renan, placé au cœur de ce XIX^e siècle qui aspirait à la modernité. À travers l'opus du directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), on passe en revue les questions qui ont jalonné la vie entière d'Ernest Renan. Des questionnements restitués précisément dans ce contexte donné. Avec, *in fine*, des éléments de réflexion qui semblent complètement transposables dans nos situations présentes. À condition, comme le rappelle François Hartog en faisant sien l'adage d'Ernest Renan, de « ne demander au passé que le passé » (p. 101). Quelles sont les questions posées et comment – dans ce passé là – ont-elles obtenu des réponses ? La marque du présentisme n'est jamais très loin, pour renvoyer le contexte passé à notre présent en crise et à mieux réfléchir notre propre présent.

L'intérêt de l'ouvrage réside surtout dans la façon qui nous est suggérée de saisir la méthode Renan, sa manière de coupler science, religion et philosophie, pour avancer dans nos propres questionnements. Avec, pour François

Hartog, l'importance de Virgile et du *Mens agitat molern* (littéralement, c'est l'esprit qui met en branle la masse du monde) en écho à ses propres travaux et réflexions sur le temps.

Marie-Ève Saint Georges

Gériaco, université Lille 3, F-59000

marie-eve.saintgeorges@univ-lille.fr

Sophie JOLLIN-BERTOCCHI, Lia KURTS-WÖSTE, Anne-Marie PAILLET et Claire STOLZ, dirs, *La Simplicité. Manifestations et enjeux culturels du simple en art*

Paris, H. Champion, coll. Bibliothèque de grammaire et de linguistique, 2017, 542 pages

Depuis l'Antiquité, le terme de « simplicité » est présent aussi bien dans la littérature que dans les beaux-arts, dans les sciences que dans la morale. Cette diversité de contextes, également d'usages ou de projets, puisque le même concept peut servir à décrire, à interpréter ou à juger, met immédiatement en question l'évidence d'un tel terme.

Pour construire une problématique, limitée ici au domaine de la littérature et de quelques arts plastiques ou musicaux, ce qui exclut d'emblée toute réflexion dans le domaine des sciences, on peut partir de l'analyse du champ notionnel où une même racine, « simple » va se déployer en « simplification », « simplet » ou « simpliste », ce qui peut jouer sur la compréhension du terme « simplicité ». D'autant plus que si l'adjectif précède ou suit un nom, son sens peut changer du tout au tout. Ensuite, le mot « simplicité », s'il a de très nombreux antonymes, n'a pas de véritables synonymes. En faire le relevé permet de voir comment dans une langue particulière, le français, se sont construites des relations avec, par exemple, la nature, l'unité, l'élémentarité, la nudité, la netteté, la clarté, la concision, mais aussi la pauvreté, la sécheresse ou la banalité, ce qui permet de construire des problématiques très différentes les unes des autres en utilisant les mêmes outils apparents.

Si on prend en considération ces premières remarques, on va vite se rendre compte que les réflexions diffèrent selon les époques, même si on constate des retours ou des déplacements d'argumentations et selon les domaines puisque les critères d'un « texte simple » n'ont aucun rapport avec ceux d'une « musique simple » par exemple. On va surtout très rapidement se rendre compte qu'il n'y a pas de critères s'imposant de manière évidente et permettant de caractériser une production quelconque comme simple. Bertrand Rougé (pp. 285-298) en donne plusieurs exemples dans son